

La bonne nouvelle du péché

The good news of the sin

Paul Scolas

Doctor en Teología

paul.scolas@skynet.be

Université Catholique de Lille, Francia

Artículo Solicitado

Resumen: La temática del pecado y, sobre todo de su remisión, ocupa un lugar importante en la tradición cristiana. Y, sin embargo, esto casi es inaudible pese a que el enigma del mal es más perturbador que nunca. El artículo se esfuerza por recobrar la originalidad del enfoque cristiano del mal como pecado. Pues, situando el mal delante de Dios ¿no es acaso una salida del mal que ésta abre a los humanos? Si esto es así, podríamos entonces hablar de la buena noticia del pecado.

Palabras claves: Pecado, remisión, misericordia, delante Dios, salvación

Abstract: The topic of the sin and especially its remission is an important part in the Christian tradition. Nevertheless, it is almost inaudible while the riddle of the evil is more disturbing than ever. The article tries to find the originality of the Christian approach to the evil as sin. By placing the evil in front of God, isn't it the prospect of an exit of this one which it opens to the human beings? If this is so, we could then speak about the good news of the sin.

Keywords: Sin, remission, misericord, in front of God, salvation

« Nous vivons avec des épreuves lourdes de faillibilité et de culpabilité, avec des souffrances dues à des pathologies individuelles et collectives de toutes sortes sur lesquelles nous n'avons pas de prise ; mais la plupart d'entre nous ne peuvent plus les identifier à ce que semble désigner le mot *péché* folklorisé dans la culture européenne »¹.

Cette phrase de Christophe Theobald comporte deux affirmations profondément vraies aujourd'hui et qui situent de façon très juste ce qui va retenir ici notre attention.

Alors que notre époque a réalisé tellement de progrès qui contribuent au confort de vie, à une meilleure santé, à des droits mieux garantis, nous demeurons confrontés à des épreuves parfois très lourdes, certaines qui nous tombent dessus, mais certaines

¹ CH. THEOBALD. « Accéder à la conscience du péché » dans *Transmettre un Évangile de liberté*. Bayard: Paris, 2007, p. 39.

aussi qui impliquent la responsabilité, la culpabilité des humains. Cela est vrai au plan collectif. Le vingtième siècle est à la fois le siècle où les avancées technologiques en viennent à modifier assez positivement la vie et où des mouvements d'émancipation aboutissent (sécurité sociale, décolonisation, fin de l'apartheid...) et le siècle des massacres de masse, massacres planifiés avec l'intention avouée de détruire l'humain. Et la question de la culpabilité est posée. Cela est vrai aussi, et plus qu'on ne le pense, au plan plus personnel. Il y a des lynchages entre bandes, des crimes racistes, des règlements de compte familiaux qui laissent au moins interrogatif sur la propension de l'homme à commettre un mal qui tue. Et, en même temps, le sens de la responsabilité et de la culpabilité est loin d'avoir disparu. Il est impressionnant de rencontrer des jeunes qui se sentent responsables et parfois quasiment coupables des défaillances de leurs parents. Bref, la mode *déculpabilisatrice* n'a pas effacé la culpabilité, peut-être même au contraire !

En même temps, la vaste thématique chrétienne du péché et de sa rémission est peu recevable en tout cas en Occident. Un fort soupçon est porté sur ces thèmes qui ne sont pas simplement folklorisés, mais qui sont soupçonnés d'avoir empêché de bien vivre et qu'il est dès lors très malaisé de réhabiliter ou de manifester qu'il y a de quoi le faire. Il est extrêmement difficile de *trouver une juste relation par rapport au discours séculaire de culpabilisation en Occident* disait B Bourguine lors d'un colloque sur *L'invention chrétienne du péché*². Et cette difficulté est très présente chez les chrétiens eux-mêmes dont certains ont réellement souffert et ont été marqués par un culpabilisme portant notamment sur tout ce qui pouvait relever du plaisir. Il faut toutefois être attentif au fait que ceci touche surtout des générations assez âgées très présentes dans les églises et infiniment moins les générations plus jeunes qui souffrent parfois plutôt d'un manque de repères.

Aux deux points repris de Theobald, j'ajoute un troisième qui introduit plus directement mon propos : ces thématiques sont omniprésentes dans l'Écriture et dans la Tradition. Et il ne s'agit pas d'archaïsmes ou d'évocations périphériques. Au cœur du kérygme chrétien, il y a la rémission des péchés : *Christ est mort pour nos péchés selon les Écritures* (1 Co 15, 3). Le pardon des péchés tient une place considérable et même centrale dans l'Évangile : *pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre autorité pour pardonner les péchés* (Mc 2, 10). Au moins quatre des sept sacrements sont des sacrements de la réconciliation pour le pardon des péchés : baptême, eucharistie, pénitence, onction des malades.

² B. BOURGINE, « L'Évangile selon Adam » dans B. BOURGINE, J. FAMERÉE, P. SCOLAS, *L'invention chrétienne du péché*. Cerf. Paris, 2008, p. 107.

Il est donc pastoralement, et je dirais vitalement, humainement, nécessaire de reprendre ces thématiques. Pas simplement pour les réaffirmer sans plus car il y a réellement eu des déviances qui ont suscité la méfiance. Mais il s'agit de se demander pourquoi elles sont tellement présentes dans la Tradition. L'épreuve du mal sous toutes ses formes est quand même le lieu par excellence où Dieu est mis en cause et où l'homme peut désespérer non seulement de Dieu, mais aussi de lui-même. Le discours de l'Écriture et de la grande Tradition est-il vraiment un discours négatif et écrasant ? N'est-il pas plutôt une bonne nouvelle, une *invention* libératrice ? Peut-être faut-il simplement commencer par remarquer que les chrétiens ne professent pas la foi au péché, mais à la rémission des péchés.

1. Pertinence du point de vue théologique

Revisiter et reprendre dans une réflexion proprement théologique le discours de l'Écriture et de la grande Tradition sur le péché me paraît pertinent aujourd'hui même et peut-être parce que cette pertinence ne saute pas aux yeux. Il ne s'agit pas de considérer que seul le discours théologique éclairerait bien cette immense question, mais d'inviter à ne pas regarder trop vite comme obsolète ce qui se dit là.

J'appuie d'abord mon plaidoyer pour une approche théologique sur un passage de la première Lettre de Jean avant de mettre en évidence les déplacements qu'entraîne le point de vue de la foi et de la théologie.

« Voici le message que nous avons entendu de lui (Jésus) et que nous vous dévoilons :

Dieu est lumière, et de ténèbres, il n'y a pas trace en lui. Si nous disons : 'Nous sommes en communion avec lui', tout en marchant dans les ténèbres, nous mentons et nous ne faisons pas la vérité. Mais si nous marchons dans la lumière comme lui-même est dans la lumière, nous sommes en communion les uns avec les autres, et le sang de Jésus, son Fils, nous purifie de tout péché. Si nous disons : 'Nous n'avons pas de péché', nous nous égarons nous-mêmes et la vérité n'est pas en nous. Si nous confessons nos péchés, fidèle et juste comme il est, il nous pardonnera nos péchés et nous purifiera de toute iniquité. Si nous disons : 'Nous ne sommes pas pécheurs', nous faisons de lui un menteur, et sa parole n'est pas en nous. Mes petits enfants, je vous écris cela pour que vous ne péchiez pas. Mais si quelqu'un vient à pécher, nous avons un défenseur devant le Père, Jésus Christ, qui est juste ; car il est, lui, victime d'expiation pour nos péchés ; et pas seulement pour les nôtres, mais encore pour ceux du monde entier ». (1 Jn 1, 5 – 2, 2)

Cet extrait de la première Lettre de saint Jean comporte deux éléments essentiels pour notre propos. D'abord, un réalisme sur le péché et même sur *notre péché* : « Si nous disons : ‘Nous n’avons pas de péché’, nous nous égarons nous-mêmes et la vérité n’est pas en nous. ». Affirmer cela ne me semble pas relever d’un excès de culpabilisme ! Mais, simultanément, cela est affirmé en lien avec cette conviction plus forte et qui est proprement celle de la foi : « si quelqu’un vient à pécher, nous avons un défenseur devant le Père » et ce, pas seulement pour nous, mais pour les péchés *du monde entier*.

Nous sommes donc placés d'emblée dans une perspective de sortie du péché. N'est-ce pas d'ailleurs ce qui est demandé dans la prière chrétienne par excellence : *Délivre-nous du Mal* ? Une délivrance, une libération, car le mal, qu'il s'agisse du reste du mal malheur ou du mal commis, nous enferme, nous emprisonne. Et ce cri sur lequel se termine la prière est très souvent et presque spontanément porté vers Dieu, même paradoxalement par des non croyants, Ce cri souvent accuse Dieu en même temps qu'il le sollicite comme libérateur. Et Jésus invite à prier, on pourrait dire à *crier* ainsi.

La perspective d'une délivrance n'empêche pas la réalité du malaise déjà évoqué. Il faut prendre ce malaise au sérieux car une certaine façon de parler du péché a enfermé plutôt que de délivrer et pour certains, cet enfermement a été destructeur d'humanité. Il est pourtant essentiel de travailler ces questions, de dépasser le malaise et ce, pour une raison de vérité théologique et, peut-être encore plus, pour une question de vérité anthropologique. Mais la vigilance doit être ici de mise car nous manions des mots, des formules, des rites qui s'ils sont mal prononcés et maniés peuvent détruire et même d'une certaine façon tuer alors qu'ils sont faits pour délivrer et rendre à la vie.

Il s'agit dès lors de (re-)visiter notre Tradition de foi de telle sorte qu'elle puisse manifester et faire goûter aux hommes et femmes de ce temps sa puissance de délivrance. La Tradition véhicule des rites, des démarches, des prières, des énoncés qu'elle propose comme des chemins pour répondre au cri évoqué tout à l'heure, pour libérer de l'enfermement dans le mal, dans la culpabilité. Au cœur de ce chemin, il y a l'audace de placer le mal qui enferme devant Dieu comme devant celui auprès de qui, comme dit Jean, nous avons un défenseur. La Tradition a ainsi une approche résolument théologique du péché, c'est dans une perspective théologique qu'elle en parle et elle en parle beaucoup. Quelle est la portée humaine, anthropologique,

d'une insistance réelle sur le péché toujours liée à des thèmes comme rémission, rédemption, salut ? Auxquelles de nos interrogations vitales correspondent les chemins de réponse et de délivrance proposés par la Tradition ? Ce souci ne peut pas quitter un seul instant le travail théologique.

Entrer dans le point de vue de la foi et de la théologie entraîne des déplacements car ce point de vue possède des caractéristiques propres qui sont peu banales. Il n'est pas celui de la philosophie ou de la psychologie qui parlent également et légitimement, du mal, de la culpabilité...

Un premier déplacement concerne la question posée à propos du mal. La philosophie pose la question *unde malum* ? la Bible demande plutôt *comment en sortir* ? C'est cette question qui doit être au centre de la théologie à propos du mal et du péché. Il y a certes des éléments concernant l'origine du mal dans notre Tradition, mais ce n'est pas là sa première et principale préoccupation.

En lien avec ce premier déplacement, il faut aussi noter et intégrer un déplacement qui concerne le type de discours, un déplacement de l'explication à la narration. Le langage narratif de la Genèse ou celui des paraboles, celles du chapitre quinze de l'évangile de Luc par exemple, permet de replacer le mal et le péché en particulier dans une intrigue qui est avant tout une intrigue de salut. L'approche biblique du mal et du péché est, au sens propre, une approche dramatique et la théologie, si elle doit effectuer un travail d'intelligence, doit intégrer dans ce travail le caractère narratif du langage premier de la révélation. Le drame ici raconté commence par une création résolument bonne, le mal y survient comme un accident et son origine est pour une part énigmatique, Dieu y intervient comme celui qui vient renouer et renouer sans se lasser, même s'il est aussi celui qui juge et qui châtie et, surtout il conduit l'histoire vers une fin heureuse. La narration fait aussi place à l'incompréhension de l'homme aux prises avec le mal et le péché et à son cri vers Dieu. C'est dire qu'elle constitue une approche très complexe et surtout spécifique de l'énigme du mal et du péché.

S'y dévoile ce qu'on peut appeler une *invention* chrétienne (on pourrait dire aussi une *révélation*) du péché. Et cette invention est essentiellement une bonne nouvelle. Elle est d'abord théologique parce qu'elle regarde le mal commis devant Dieu tout en étant, pour cela même en quelque sorte, de part en part, *anthropologique*. Ce sont les deux aspects que je prendrai successivement en considération.

2. Approche théologique

Le *Délivre-nous du Mal* de la prière est un cri vers Dieu comme s'il n'y avait pas d'autre issue, sans doute aussi comme si Dieu y était pour quelque chose. C'est un fait, le mal met Dieu en cause, en tout cas nous conduit à mettre Dieu en cause à tel point qu'aujourd'hui c'est plutôt Dieu que l'homme pécheur qui est mis en jugement au regard du mal. Mais d'une certaine façon, cela ne date pas d'aujourd'hui. On trouve cela et avec quelle force là où on ne l'attendrait peut-être pas : chez Job, le croyant, le juste, et même chez Jésus. Et ce n'est pas seulement le mal malheur qui est porté devant Dieu, c'est aussi le mal commis. Le psaume 51 attribué à David après le meurtre d'Urie, qui n'est pas comme tel un délit religieux, porte pourtant ce crime devant Dieu : *contre toi et toi seul, j'ai péché*. Et d'une certaine façon, Dieu y est interpellé aussi vivement que par Job, par un homme qui est au bord du désespoir : *ne me rejette pas loin de toi*. Le mal commis est placé devant Dieu comme atteignant Dieu certes, mais surtout parce qu'un recours est cherché auprès de Dieu même par le pécheur qui se reconnaît tel. Il faut même dire que c'est porté devant Dieu que le mal est appelé péché ; la notion de péché inclus le *coram Deo*. Ceci est essentiel.

Il faut même préciser que le péché ne se comprend que par rapport à l'alliance que Dieu a nouée avec son peuple. Paul Ricoeur dans *la symbolique du mal* a particulièrement bien mis cela en évidence : « La catégorie qui commande la notion de *péché* est la catégorie du *devant* Dieu ... Le moment initial n'est pas le rien de l'homme devant l'être et le tout de Dieu. Le moment initial n'est pas la *conscience malheureuse*, mais *l'alliance*, la *berit* des Juifs »³. On est résolument ici dans le registre relationnel et non dans celui de la non observance d'une loi ou de la mauvaise conscience. Du reste, la loi n'a elle-même de sens qu'en lien avec l'alliance comme le rappelle le début du décalogue : « C'est moi le Seigneur ton Dieu qui t'ai fait sortir du pays d'Egypte, de la maison de servitude » (Ex 20, 2). De façon significative, beaucoup d'images du péché sont tirées du registre relationnel : infidélité, prostitution, mensonge... Dans ce contexte, l'idolâtrie par laquelle on se détourne du Dieu de l'alliance pour se soumettre à d'autres dieux, religieux ou non, est l'essence de tout véritable péché. Dans le récit de Genèse 3, c'est le soupçon sur la générosité de Dieu et la suggestion du serpent de convoiter et de prendre pour devenir comme des dieux, qui est le cœur de l'intrigue.

³ P. RICOEUR. *Finitude et culpabilité II, La symbolique du mal*. Aubier-Montaigne: Paris, 1960, p. 54.

On peut donc considérer que le péché est une rupture de l'alliance ... sauf que, du côté de Dieu, l'alliance n'est jamais totalement rompue, comme le dit Ricœur, elle est seulement distendue. Et là apparaît que pouvoir situer le mal commis devant Dieu et l'appeler *péché* est une bonne nouvelle. Toute la trame du récit biblique pris comme un ensemble montre, depuis le *Adam où es-tu ?* de la Genèse, Dieu à la recherche de l'homme qui a péché. C'est étonnamment ainsi que le Dieu de la Bible met en œuvre et manifeste sa sainteté, c'est-à-dire sa différence proprement divine: « Comment te traiterai-je, Ephraïm, te livrerai-je, Israël ? Comment te traiterai-je comme Adma, te rendrai-je comme Cevoïm ? Mon cœur est bouleversé en moi, en même temps ma pitié s'est émue. Je ne donnerai pas cours à l'ardeur de ma colère, je ne reviendrai pas détruire Ephraïm ; car je suis Dieu et non pas homme, au milieu de toi, je suis saint : je ne viendrai pas avec rage. » (Osée 11, 8.9) Cette grande narration multiforme ne se lance pas dans une explication, mais raconte une réaction au péché. Dès lors, exposer le mal commis devant Dieu et l'appeler *péché*, c'est l'exposer à cette réaction dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'y a pas à en avoir peur !

C'est non seulement l'alliance qui révèle le péché, c'est l'expérience du pardon. C'est très net au regard de l'Évangile, mais ce l'est déjà, même si c'est moins nettement, au regard du Premier Testament. C'est ce qui se produit pour Pierre lorsqu'après son reniement, il croise le regard de Jésus et se met à pleurer (Lc 22, 61.62). Appeler le mal péché, c'est donc le remettre au jugement de Dieu qui est par excellence le recours. Recours pour la victime car Dieu juge avec justice et fait droit au malheureux, mais aussi recours pour celui qui a commis le péché car « si notre cœur nous accuse, Dieu est plus grand que notre cœur et il discerne tout » (1 Jn 3, 20). A Gesché écrit même : « Ce n'est pas ce que *ma conscience* juge péché qui est péché, mais *ce que Dieu juge péché* »⁴.

Le péché apparaît précisément comme péché au regard de la destinée d'alliance que Dieu offre à l'homme. Cette destinée, ce salut, précède le péché puisque c'est dès avant tout péché, le dessein de Dieu pour cet être qu'il crée à son image et à sa ressemblance. Et, en offrant au-delà du premier don un par-don au pécheur, Dieu lui ouvre une perspective encore bien plus riche d'intimité avec lui. D'un bout à l'autre, le Nouveau Testament célèbre cela : « Il y a plus de joie chez les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se convertit » (Lc 15, 10) ; « Apportez la plus belle robe et habillez-le ; mettez-lui un anneau au doigt ... car mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie ... » (Lc 15, 22-24) ; « Là où le péché a proliféré, la grâce a surabondé » (Rm 5, 20). Quant à la liturgie, elle n'est pas en reste tant à Noël où elle

⁴ A. GESCHÉ. *Le mal, (Dieu pour penser I)*. Cerf: Paris, 1993, p. 117.

rend grâces : « Toi qui as merveilleusement créé l'homme et plus merveilleusement encore rétabli sa dignité »⁵ que dans la nuit de Pâques où elle ose le *felix culpa*. Ne peut-on pas se demander si un monde *parfait* tel que nous le rêvons volontiers ne serait pas un monde un peu plat, sans histoire(s) en tout cas sans cette histoire de Zachée, de la femme surprise en adultère, de Pierre, de Marie-Madeleine, du brigand crucifié et de tant d'autres ? En tout cas, de ce monde dans lequel le péché est entré, Dieu fait une création nouvelle plus merveilleuse que la première, cela la foi le confesse. Là où l'alliance a été distendue, Dieu offre une réconciliation à laquelle le pécheur est invité à oser croire contre toute désespérance où risque de conduire la culpabilité : « laissez-vous réconcilier avec Dieu » (2 Co 5, 20)

Et c'est à la lumière de cette réconciliation, véritable nouvelle création, que la malignité du péché apparaît. Il est bien plus qu'une transgression de la loi morale, il met en péril la destinée d'alliance offerte par Dieu aux humains, il casse la relation avec Dieu, avec les autres humains et même avec la création. Situé devant Dieu, le péché apparaît dans sa profonde gravité de mettre en péril la vie de communion telle que Dieu l'a offerte aux hommes. C'est pourquoi, comme la mort, il conduit au shéol, au lieu de privation de relations. Et les entrailles miséricordieuses de Dieu vont l'amener à descendre jusque-là pour aller y chercher ceux qui gisent dans les ténèbres et l'ombre de la mort et les en désincarcérer. Telle est la forme que prend la rémission des péchés en Jésus, l'Agneau de Dieu qui porte et enlève, qui enlève en portant le péché du monde. Le pardon n'est donc en rien une minimisation du péché. Ce que provoque le péché est grave, il enchaîne et même il tue. Mais en son Christ, Dieu rejoint l'homme là où le péché l'a enfermé. A la fin du chapitre huit de l'évangile de Jean, qui commence par le récit de la femme prise en adultère, Jésus se retrouve à la place de la femme qu'on voulait lapider : « Alors, ils ramassèrent des pierres pour les lancer contre lui... » (Jn 8, 59). Et Paul aura l'audace de dire : « Celui qui n'avait pas connu le péché, Dieu l'a, pour nous, identifié au péché, afin que, par lui, nous devenions justice de Dieu. » (2 Co 5, 21). Martin Luther est sans doute le théologien qui a le plus mis au centre de sa théologie la croix à la fois comme lieu de la descente du Christ dans ce que provoque le péché et comme lieu de notre justification et rédemption. « Selon lui, écrit B Bourguine, le paradoxe de l'incarnation culmine en ce que le Christ a été fait péché pour nous ... Le Christ n'a pas péché ..., mais il a connu les ténèbres qui succèdent au péché. Le Christ est fait péché, non en le commettant, mais en en subissant le poids d'obscurité et d'éloignement de Dieu: *'Tu m'as abandonné* (Ps 21, 2). Il est vraiment abandonné à tous égards, comme un pécheur est abandonné après qu'il a péché'. Le Christ a connu les ténèbres de

⁵ Prière d'ouverture de la messe du jour en la solennité de la Nativité du Seigneur.

l'absence du Père. Il est descendu librement jusqu'au gouffre où le péché a entraîné l'humanité. Nul n'avait sans doute pris autant au sérieux que Luther la déréliction du Christ »⁶. Et si cette descente ou kénose nous libère du péché jusqu'à nous recréer, c'est parce que le Christ descend dans ces ténèbres sans aucune complicité avec le péché et surtout en aimant jusqu'à l'extrême, jusqu'à l'excès. L'amour qui a créé va jusqu'à l'extrême à la recherche de ceux que le péché a éloignés et les recrée plus admirablement qu'ils n'ont été créés.

Dans cette expérience du mal commis reconnu devant Dieu comme péché et du pardon qui rejoint et relève, se produit ce qu'on pourrait appeler une étonnante théophanie. Dieu se révèle là à sa manière toujours déroutante. Le Dieu trois fois saint est celui qui, en raison de sa sainteté, descend dans les abîmes où l'homme se perd. Là, il révèle combien ses entrailles sont remuées quand l'humain emprunte des chemins de perdition. La miséricorde s'impose, ainsi que l'écrit W. Kasper, comme le premier des attributs de Dieu, celui autour duquel s'articulent tous les autres et particulièrement sa toute-puissance qui ne peut être que puissance de salut: « Selon le témoignage de toute l'Écriture, aussi bien de l'Ancien que du Nouveau Testament, la miséricorde de Dieu est bien l'attribut divin qui occupe la première place dans la révélation divine de l'économie du salut. C'est pourquoi elle ne peut être considérée comme un attribut parmi d'autres, comme c'est le cas dans les manuels de dogmatique. Elle ne peut pas non plus être placée après les attributs qui découlent de l'être métaphysique de Dieu et par conséquent n'être évoquée qu'accessoirement. La miséricorde est bien plutôt l'expression de l'être même de Dieu qui est Amour (1 Jn 4, 8.16)... »⁷. Et cette étonnante théophanie de Dieu est en même temps 'anthropophanie', révélation de ce que nous sommes.

3. Approche anthropologique

Si le péché est une affaire relationnelle qui touche en les abîmant la communion avec Dieu, entre nous et même avec la création ; s'il atteint aussi notre unité profonde, alors il relève d'un registre bien plus englobant et vital que le registre de la morale. On ne va pas au cœur de ce qui se joue là si on considère que cela concerne simplement l'opposition du bien et du mal. La Tradition ancienne et déjà l'Écriture développent souvent le thème des deux voies qui s'offrent à l'homme, l'une conduisant à la vie et au bonheur, l'autre au malheur et à la mort, l'une au salut,

⁶ B. BOURGINE. « *Crux sola*. La christologie de Luther à la lumière de sa *theologia crucis* » dans *Irenikon*, 1997, Vol. 71, n° 1, p. 65.

⁷ W. KASPER. *La miséricorde, notion fondamentale de l'Évangile, clé de la vie chrétienne (Theologia)*. Editions des Béatitudes: Francia, 2015, p. 94.

à l'accomplissement de notre destinée, l'autre à la perte. C'est le cas du psaume qui ouvre tout le psautier : « Heureux l'homme ... qui ne s'arrête pas sur le chemin des pécheurs ... il est comme un arbre planté près des ruisseaux ; il donne du fruit ... le chemin des méchants se perd. » (Ps 1). La question morale du bien et du mal n'est certes pas sans importance, mais elle ne livre son sens qu'en dépendance de cette opposition plus fondamentale. Commettre un péché, ce n'est pas simplement commettre le mal, c'est se détourner de sa destinée, c'est rater la cible (signification du mot grec *hamartia* traduit par péché) non pas simplement du bien, mais de la vie, de la destinée, du salut. La cible que rate le péché, ce n'est donc rien moins que celle-là : la destinée de l'homme et cela est plus foncier et plus grave (au sens de plus lourd de conséquences) que la question de la culpabilité morale. C'est du reste bien là-dessus que porte la suggestion du serpent : « Vous serez comme des dieux ».

Pour mesurer cet enjeu, il faut saisir, pas seulement intellectuellement, mais jusqu'à l'intégrer profondément, que le salut que Dieu offre à l'homme précède le péché. Autrement dit, le salut, ce n'est pas d'abord une *réparation* qui nous sauve de ..., c'est avant tout et notamment avant tout péché, une offre de destinée, de bonheur, de vie et même de partage de la vie divine ('Vous êtes des dieux' Ps 82, 6). Autrement dit, l'acte créateur est résolument bon. C'est le refrain du récit de la Genèse au chapitre premier, qui culmine dans une redondance lorsqu'au sixième jour, Dieu crée l'homme et la femme à son image et à sa ressemblance : Voilà, c'était très bon ! La parole créatrice est une parole de bénédiction et donc de salut, elle précède toute l'aventure qui s'en suivra, non seulement chronologiquement mais en quelque sorte métaphysiquement, radicalement. C'est ainsi que Paul dans la Lettre aux Romains regarde la situation d'Adam et de tous les hommes enfermés dans le péché, à partir de la situation du nouvel Adam en qui la création est confirmée et redonnée : « Car si par un seul homme, par la faute d'un seul, la mort a régné, à plus forte raison, par le seul Jésus Christ, régneront ils dans la vie, ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce et du don de la justice » (Rm 5, 17). Dans l'eschatologie inaugurée dans et par le nouvel Adam, Dieu peut voir et dire que cela est bon, très bon et même meilleur. «Ce n'est pas le péché, écrit B. Bourguine, qui a motivé l'autodonation de Dieu à Adam par amour, il n'a fait qu'en dicter les conditions concrètes » et encore : « Le dernier Adam est en réalité antérieur au premier »⁸.

Pour le récit biblique, le mal est entré dans le monde comme un non-prévu, un accident. A. Gesché parlera de la surprise de Dieu devant le mal, surprise mise

⁸ B. BOURGUINE. « L'Évangile selon Adam » dans *L'invention chrétienne du péché ...*, p. 119 note 3 et 120.

en scène en Genèse 3, mais aussi dans le récit de Babel et dans celui du déluge par exemple⁹. Et là, la responsabilité de l'humain est engagée, il est coupable d'un mal commis, il peut dire : *j'ai péché*. Mais, encore une fois, ce n'est pas d'abord par rapport à une loi que l'homme peut reconnaître cela, mais par rapport à une voix : «c'est la découverte émue – faite après coup - de ne pas avoir entendu l'autre »¹⁰ et cet autre, c'est tout à la fois Dieu et le frère : *contre toi, j'ai péché ; j'ai péché contre le ciel et contre toi*. Lorsque La Constitution pastorale *Gaudium et spes* du deuxième concile du Vatican, parle de la conscience morale, il identifie significativement « la présence d'une loi que l'homme ne s'est pas donné à lui-même » avec « cette voix qui ne cesse de le presser à aimer et d'accomplir le bien et d'éviter le mal » (N° 16).

Mais si l'être humain peut dire en vérité *j'ai péché*, il ne peut pas dire simplement et comme définitivement *je suis pécheur*. La question de la culpabilité est plus complexe, elle n'est pas simplement et à elle seule l'explication satisfaisante de l'origine du mal dans le monde. Et c'est ici que la narration dit beaucoup plus et mieux que ne le peuvent les tentatives d'explication, en même temps qu'elle ne prétend pas tout dire. L'humain n'est pas coupable à lui seul de tout le mal du monde même s'il peut se trouver responsable de lutter contre les conséquences d'un mal qu'il n'a pas commis. De plus, la culpabilité de l'homme est en quelque sorte seconde puisqu'il cède à une tentation. En Genèse 3, cette relativisation de la culpabilité d'Adam est représentée par l'énigmatique figure du serpent et son mensonge séducteur. La culpabilité de l'homme, c'est de céder à une tentation comme cela sera rappelé à propos de Caïn et à propos de Jésus au désert.

Chaque individu n'est pas coupable du péché du monde, il cède, parfois, à quelque chose qui le précède et le dépasse. Et c'est ici qu'il faut évoquer la doctrine du péché originel même si son interprétation demeure difficile et reste une tâche inachevée pour la théologie. Disons d'emblée que le *mot péché* a ici une signification analogique et que, même dans les présentations les plus raides de cette doctrine, on ne prétend pas qu'un péché commis autrefois par autrui serait imputable à chaque humain. Le catéchisme de l'Église catholique qui ne s'exprime pas de façon très heureuse sur cette doctrine, déclare cependant : « Le péché originel est appelé *péché* de manière analogique : c'est un péché *contracté* et non pas *commis*, un état et non pas un acte » (N° 404). Plus nettement, Rahner écrit : « Le péché originel au sens chrétien ne signifie en aucune manière que l'action libre personnelle des premiers

⁹ A. GESCHÉ. *La mal, (Dieu pour penser I)*, p. 47.

¹⁰ Ch. THEOBALD. « Accéder à la conscience du péché » dans *Transmettre un Évangile de liberté*, p. 46.

hommes passe en nous pour constituer notre valeur éthique »¹¹. Et en même temps, cette célèbre pensée de Pascal ne dit-elle pas quelque chose de vrai au regard de ce dont les humains sont capables dans le domaine du mal ? « Certainement, rien ne nous heurte plus durement que cette doctrine. Et cependant sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme. De sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme».¹² Il faut en tout cas reconnaître que l'homme, sans être pour autant foncièrement mauvais, est pris dans des solidarités et des structures qui le rendent facilement séduit par le mal. Il y a là comme une pente, une fragilité, liées pour une part à des actes commis historiquement par ceux qui nous ont précédés dans l'aventure humaine. En ce sens, il y a un aspect d'héritage qui marque tout nouvel individu humain ; malheureusement, cet aspect a été très mal rendu par l'idée d'une tache transmise quasiment par les gènes¹³. La part de vérité de cette doctrine apparaît par contraste avec l'optimisme des modernes et le mythe de l'innocence originelle qui rend mal compte de ce que nous sommes concrètement. Certes, l'homme ne se réduit pas à une propension au mal, mais il y a en lui – sans doute en raison de l'histoire, mais c'est quand même en lui – une séduction pour le mal. Ne pas le reconnaître fut la faiblesse des utopies optimistes du vingtième siècle qui pensaient que le changement des structures sociales suffirait à faire advenir un monde et un homme nouveaux. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elles n'ont pas éradiqué le mal. « Par ce non dressé aussi bien face à l'optimisme idéaliste que face à l'optimisme communiste concernant l'avenir, le christianisme croit non seulement rendre témoignage à la vérité, mais aussi servir au mieux un 'monde meilleur' dans l'ici-bas ».¹⁴

En relation pour une part avec la doctrine du péché originel, il y a dans l'Écriture et dans la Tradition, un sens objectif du péché par exemple lorsqu'il est question du péché du monde dans les textes johanniques ou de péchés structurels dans la théologie de la libération. « Le péché ne se réduit pas à sa mesure subjective » dit Ricœur¹⁵. N'est-ce pas important de reconnaître que le péché, c'est aussi, indépendamment de la question de la culpabilité, une réalité qui marque notre histoire ? Lorsqu'on parle de péché, il ne faut pas tout faire porter et la foi ne fait pas tout porter, sur la conscience personnelle même si c'est, à certains égards, une grandeur de notre culture que de l'avoir mise en évidence.

¹¹ K. RAHNER. *Traité fondamental de la foi*, Trad. Franç., Le Cerurion: Paris, 1983, p. 132.

¹² B. PASCAL. *Pensées*, n° 131 (Lafuma) ou 434 (Brunschvicg).

¹³ « Il n'y a pour l'individu aucune île dont la nature ne porterait déjà l'empreinte de la faute d'autrui, directement ou indirectement, de près ou de loin » K. RAHNER. *Traité fondamental de la foi*, p. 130.

¹⁴ K. RAHNER. *Traité fondamental de la foi*, p. 130.

¹⁵ P. RICOEUR. *Finitude et culpabilité II, La symbolique du mal*, p. 84.

Il est dès lors possible de reconnaître le caractère réellement destructeur du péché sans pour autant en être écrasé. D'une part, cette reconnaissance n'implique pas que nous soyons coupables de tout. D'autre part, c'est dans l'horizon d'un salut devenu pardon et rémission qu'elle se situe. Mais il importe de reconnaître que le péché détruit l'humain, détruit le dessein et l'œuvre de Dieu, qu'il provoque des enchaînements mortifères qui paraissent relever de la fatalité. Pour la foi, le mal commis, le péché, est considéré dans toute sa gravité, son excès et son irrationalité atrocement évidents à certains moments de la vie des individus comme de celle des collectivités. Il y a une conscience et une dénonciation de son emprise et de son effet d'entraînement qui créent des cercles infernaux, mais la foi ne cède jamais à une vision fataliste à propos du péché et de ses conséquences, c'est même son apport propre que d'oser croire que cette fatalité est brisée,

Par rapport à cette défatalisation du péché qui se joue en particulier dans le pardon, l'être humain n'est pas seulement le bénéficiaire, il est aussi celui qui est rendu capable de pardonner. N'est-ce pas ainsi que l'on peut entendre la curieuse demande du Pater : *Pardonne-nous comme nous pardonnons* ... puisque même nous, il nous arrive de pardonner ? Mais c'est même le pouvoir divin de pardonner et de pardonner au nom de Dieu qui est confié aux hommes. Dans le récit de la guérison du paralytique à qui Jésus déclare au scandale des scribes : *Tes péchés sont pardonnés*, Jésus en relevant cet homme dit aux scandalisés : *afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre autorité pour pardonner les péchés*... Et l'évangéliste Matthieu commente : *Voyant cela, les foules furent saisies de crainte et rendirent gloire à Dieu qui a donné une telle autorité aux hommes* (Mt 9, 1-8). Et c'est dans le même évangile qu'il est confié à l'Église de lier et de délier (18, 18).

Ce récit et tant d'autres des Écritures, des évangiles en particulier, révèle – au sens fort et théologique des mots *révéler, révélation* – que se tourner vers Dieu avec le mal commis et le reconnaître comme péché, c'est d'abord et essentiellement se tourner vers celui qui veut la vie et le bonheur de l'homme même et peut-être surtout lorsque celui-ci est accablé et enfermé dans son péché.

La Tradition recèle un trésor précieux à propos du péché. Nous n'avons pas le droit de le laisser de côté pour la raison qu'on en a parfois fait une mauvaise nouvelle. C'est le sens du titre quelque peu audacieux, mais que je n'ai pas trouvé moi-même, que j'ai donné à cette réflexion : la bonne nouvelle du péché.

Il importe que chaque chrétien puisse retrouver ce trésor comme un trésor qui le concerne personnellement. Se joue là l'expérience d'être gracié sans mérites et au-delà de toutes les complicités que nous pouvons avoir avec le mal et le péché. Oser la confiance, la foi, de se laisser réconcilier alors même et peut-être surtout quand on en vient à penser que ce n'est pas ou plus possible. Cet accueil par chacun garde de se mettre dans la position des fils aînés et des justes qui n'ont pas besoin de repentir, position qui est à la source de l'inversion entre grâce et loi, une inversion qui revient si souvent dans l'Église.

Ce trésor, c'est un trésor pour tous. Dans un monde où beaucoup se jugent eux-mêmes indignes et condamnables, où on peut être tenté de désespérer de certains coupables, où la réconciliation et la paix sont tellement difficiles ... la parole de réconciliation, cette parole que l'Agneau a portée jusque dans les abîmes, ouvre une brèche de lumière et de vie dans la fatalité mortelle du péché.